

DU MÊME AUTEUR

NESCAFER. DVD, Les laboratoires d'Aubervilliers, 2002

Art conceptuel, une entologie, (avec G. Herrmann & F. Vallos) éditions

Mix, 2008

www.fabrice.reymond.free.fr

Fabrice Reymond **ANABASE**

www.editionsmix.org

© éditions Mix., 2009

ISBN : 978-2-914722-84-1

éditions **MIX.**

28, av. de Laumière - Paris 19

1

ce qui nous meut et nous émeut

On est perdu sur le chemin du retour et on sème les indices d'une enquête qui dessine la carte du présent.

J'ai rêvé de fragmentation, de dispersion ; des mots, des objets, des idées éparpillés. Un Petit Poucet titubant, ivre, un Petit Poucet qui aurait pris des cailloux non pas pour marquer son chemin à l'aller mais pour indiquer son errance au retour. Un Petit Poucet qui voudrait faire le point sur sa disparition.

C'est toujours l'anabase, la remontée vers l'origine, le passé plus riche en futur qu'aujourd'hui. On cherche le chemin du retour et on finit par se perdre.

C'est en se perdant qu'on laisse les traces de son existence. Pas de présent sans paresse, sans ivresse, sans errance, pas de présent sans d'infinies spéculations, pas de présent sans désœuvrement.

Je ne regarde pas le monde c'est le monde qui me regarde. Le langage me regarde regarder le monde. « On » me regarde regarder.

Je est toujours dans le cadre. Ce qui change c'est la distance depuis laquelle on se voit, la largeur du plan, du portrait au paysage, du particulier au général. Pour voir le monde sans trop le cacher on essaye d'élargir le cadre jusqu'à se perde de vue, jusqu'à plus être discernable que comme un être quelconque, une personnage générique.

Tout effort du corps ou de l'esprit devrait être une tentative acharnée jusqu'à n'être plus discernable.

Fermeture/Ouverture
(se) tenir par le milieu

Qu'y a-t-il quand il n'y a plus rien ? Après les pensées involontaires. L'impasse de l'introspection. La pensée butte contre le corps.

Il s'agit d'exister, il s'agit de se tenir dehors. Tenir la pensée dehors, tenir pensé le dehors, penser tenir le dehors. Absorber, agréger, résorber, phagocyter, greffer, amalgamer... Exister ou se tenir avec les odeurs.

L'histoire de l'humanité est exosomatique. De même qu'écrire c'est s'extraire d'un flux organique ou logique, exister c'est sortir du corps.

Comme dirait Jean-Pierre Brisset, le verbe grec *Istèmi*, se tenir debout, a donné en anglais la question *is it me* ? L'homme est l'animal qui se demande qui il est.

Être proche de la mort aussi proche qu'on peut l'être de quelqu'un. Être au bord de la mort, comme on est au bord des larmes, de l'évanouissement, de la disparition, comme une vibration parfaite, comme l'équilibre idéal. Le modèle du fil-de-feriste.

Vivre comme étant à une frontière, ralenti, vigilant, fragile, conscient à la fois de l'importance du moment, un changement d'état, mais aussi de son insignifiance, de son absurdité, un pas de plus, tout à fait identique au précédent, foulant le même sol.

Se fermer toutes les portes si ce n'est celle qu'on veut prendre, jouer toutes ses cartes, brûler ses vaisseaux. Faire en sorte de ne pas avoir d'autre choix que de faire ce que l'on veut, la soustraction finit par donner la solution. Faire de la fuite une direction, une perspective.

Il y a un empire des possibles il y a un royaume des contraintes. Que la fuite et le désespoir nous amènent là où l'on voulait aller, là où la terre promise ne l'est plus.

« Que le monde aille à sa perte, c'est la seule politique possible »

La peur n'existe que dans l'attente, entre le souvenir de la douleur et l'anticipation de son retour. Et comme ce monde ne manque pas de raisons de souffrir, on est toujours dans la peur de ce qui arrive.

Quelques solutions pour suspendre temporairement l'appréhension :

- Que rien n'arrive. Répétition de la même journée le plus longtemps possible. Le moins de variations possibles. Temps, espaces, personnes identiques. Solution la plus souvent utilisée, en tous cas la plus socialement établie. C'est la stratégie du travail et de la famille.
- Tout est souffrance. Il n'y a rien à redouter puisque le pire est sûr. Stratégie orientale bien connue et dont l'efficacité n'est plus à prouver.
- Ce qui ne tue pas rend fort. Vivre la peur au ventre et faire des abdos. Le plus sportif, le plus viril, le plus « idéal occidental », mais attention aux claquages.
- Être prêt à tout. Peut-être la meilleure solution mais le risque est de ne plus l'être à rien.

Et pour quelle raison mystérieuse est-on parfois pétrifié devant l'action ? Soudain il est impossible de faire la moindre des choses, poster une lettre, passer un coup de fil, mettre ses chaussures, comme si cela devait nous empêcher de faire quelque chose de vital, de faire quoi que ce soit d'autre pour toujours, comme si tout allait se finir, s'évanouir dans cet acte.

L'angoisse immobilise l'individu afin, semble-t-il, de préserver son existence de l'abîme et elle le garde un moment en observation. Cette suspension de l'être dans l'attente, cette stupeur devant l'action est un réflexe de survie face à un *reset* de la mémoire, à un rembobinage instantané jusqu'à l'origine, à la découverte d'une vérité inerte, d'un guet-apens permanent. Par une éclaircie soudaine et inexplicable dans les souvenirs, on aperçoit l'origine, c'est-à-dire le passage du rien à quelque chose, et on comprend que, comme le prouve la remémoration même de l'événement, ce qui est possible dans un sens l'est dans l'autre. À chaque instant le monde tout entier peut disparaître comme il est apparu, pendant que je tourne la tête pour faire autre chose, dans une seconde d'inattention.

La mémoire n'existe que pour nous faire oublier le début, pour nous éloigner du commencement, pour nous protéger de son retour. L'origine est absente parce que la mémoire la recouvre de strates plus ou moins opaques, plus ou moins dures : les souvenirs. Ces couches se nourrissent les unes des autres et finissent par donner à nos vies l'apparence d'un oignon. Disperser l'origine dans le cours des choses est une technique aussi utilisée en physique par la théorie des cordes.

Finalement la crise d'angoisse disparaîtra dès le premier pas franchi. Une fois poussé la porte de chez soi et constaté qu'elle ne s'ouvre pas dans le vide, une fois fini son lacet et observé que l'univers n'en a pas profité pour s'éclipser, on se dit que tout est comme avant, ou plutôt comme après, après le début. Un coup de chance mais la période d'observation se termine et on signe la décharge de sortie les yeux fermés. L'apparition du premier souvenir rappelle tous les autres en cascade, l'esprit reconstitue instantanément toutes les couches de la mémoire. Nous voilà rhabillés. L'origine est à nouveau invisible, la mémoire permet d'oublier. Le système de certitude est rétabli, le principe de cause à effet vérifié, c'est le retour à l'illusion quotidienne, tout redevient simple et les actions s'enchaînent naturellement.

Jusqu'à la prochaine crise d'angoisse, jusqu'au prochain éclair de lucidité.

Ouroboros

Les journées tournent en rond, l'une dans l'autre. Comment arriver à se faire au temps, au temps qui passe ? Le problème de tous nos problèmes c'est juste qu'il est extrêmement difficile de se retrouver seul en face de soi-même, immobile dans le temps.

Mystère de chaque journée, seul face à soi-même. Comment passe-t-elle ? La difficulté de la passer. L'attente de la nuit qui fait un but, qui soulage et puis ça recommence. Jusqu'à quand ? L'insomnie fait une pause mais provisoire.

Comment faire ? Faire semblant de ne pas y croire, de ne pas y penser. Le lendemain est ignoré par la veille. L'essentiel n'est jamais mis à jour. Stratégie de la réserve, où l'on tente de résister aux assauts du temps. Tenir le siège de chaque jour ou renverser les rôles, apprendre la poliorcétique, tenter l'épuisement.

Assiéger ou être assiégé ? Trouver de l'urgence, créer de l'urgence pour que les jours qui se suivent ne se ressemblent pas.

Dérouler sa journée jusqu'au bout, jusqu'à se retrouver allongé à côté d'elle.

Pourquoi refuse-t-on de prendre le temps, de le perdre, de l'anticiper, de le mesurer, de l'accuser ?

- Tactique de séduction : l'ignorer en pensant qu'il va s'intéresser à moi.
- Jésuitisme : tant que je ne le vois pas c'est comme s'il ne passait pas.
- Lascivité (*acedia*) : plutôt que de le prendre, attendre qu'il me prenne.
- Procrastination : fuite en avant ou plutôt en arrière. peur devant l'obstacle qui arrive à toute vitesse. tentative de faire reculer le temps ou tout au moins de le maintenir à distance.

On pense qu'on n'a pas le temps alors qu'on ne sait pas quoi en faire. Il n'y a pas de durée, tout est déjà-là, on est invité à se servir du temps comme on reprend un yaourt dans le frigo.

La vitesse c'est penser qu'on a le temps, qu'il est de notre côté.

Il y a toujours une bonne réponse mais la fausse est parfois meilleure, alors comment savoir quand il faut perdre et quand il faut gagner, quand il faut s'obéir et quand il faut s'abandonner ? Impossible à savoir, par définition, sinon ce ne serait pas lâcher prise mais prendre une décision.

Vaut-il mieux l'habitude et la régularité ou l'improvisation et le dérèglement ? Chanter c'est prendre le risque que la musique s'arrête, marcher c'est prendre le risque de tomber. La solution est dans le va-et-vient, alterner acharnement et nonchalance, être un velléitaire obstiné, avoir de la nolonté. Ainsi l'intermittence du désir est bien plus utile à la nolonté que la constance de la raison. Le désir unit volonté et abandon, il met la volonté au service de l'abandon. Le désir croit en l'abolition, il met la puissance en quête de son anéantissement.

Ne faire confiance ni au corps ni à l'esprit mais à leur désir. Le seul problème reste la répétition. Le désir veut toujours retourner au même plaisir, ce qui n'est plus s'abandonner mais simplement avoir ce que l'on veut, mériter ce que l'on cherche, se droguer. Comment toujours désirer autre chose ? Comment désirer ce qu'on ne connaît pas ?

Le bonheur c'est suivre son désir qui est de vouloir s'abandonner à ce qu'on ne connaît pas.

Le bonheur c'est aimer sauter dans le vide. Heureux comme un parachutiste.

2

nos rapports aux objets & à la technique

Deux modèles

Il y a deux modèles : la pochette surprise et le produit sous vide. La pochette surprise cache ce qu'elle contient, le dehors conditionne le dedans. Le produit sous vide révèle ce qu'il contient, le dedans conditionne le dehors.

Le ready-made de Marcel Duchamp est un objet manufacturé qui par son déplacement dans un musée devient une œuvre d'art, le contenant qualifie le contenu, c'est le principe de la pochette surprise.

L'outil visuel de Daniel Buren est un objet d'art qui par son installation hors du musée transforme son contexte en œuvre, le contenu qualifie le contenant, c'est le principe du produit sous vide.

Les troubles psychologiques sont généralement liés à des difficultés de coordination entre les deux hémisphères, à des problèmes de géométrie. Manipuler des choses et des idées dans le temps et dans l'espace devient parfois tout à fait impossible. On est subitement incapable de se projeter ailleurs que là où on est, au moment où on est, d'assembler, de faire coïncider des éléments spacio-temporels différents. On n'arrive plus à s'imaginer ailleurs, en train de faire autre chose.

L'art fabrique des formes complexes qui exercent l'agilité de nos cerveaux. Une œuvre d'art dont on sait qu'on ne peut pas la toucher, nous force à manipuler des objets et des concepts dans un espace-temps abstrait, l'appréhension des formes nous oblige à faire circuler des informations entre nos deux hémisphères. Comme dans ce jeu pour enfants où l'on doit faire entrer des triangles, des carrés et des ronds dans les ouvertures correspondantes.

Des labyrinthes de l'antiquité aux longs couloirs du cinéma, c'est dans les vieilles métaphores qu'on fait les meilleures images.

Nos existences pourraient se résumer à une série de portes qui s'ouvrent et qui nous font changer de vie. Exactement comme quand on change de niveau dans un jeu d'arcane. Je ferai mon autobiographie sur Play Station.

Le roman initiatique du 19°, l'autobiographie du 20°, le jeu vidéo du 21°, les deux premiers dans le troisième.

Les différents niveaux de jeu :

0. Le sexe (I), la terre, Bonson.
1. Le sexe (II), la mer, Andernos.
2. La ville (I), le béton, le vocabulaire urbain, Pinette.
3. Les autres (I), la cohabitation, Dôle, troisième.
4. Les livres (I), le théâtre, Dôle, seconde.
5. Les autres (II), la parole, Lons le Saulnier, terminale.
6. Les livres (II), le roman, Marcel, Strasbourg, fac.
7. La ville (II), Paris (Bonson en béton), la dérive.
8. Les livres (III), le texte, Stéphane, Paris.
9. Les autres (III), l'action, Paris, le documentaire.
10. L'individu (I), l'écriture, L.A., Poésie.
11. L'individu (II), l'action de penser, Paris, Nescafer.

Les décors, l'intégrale de mes souvenirs :

- Bonson : terre + bayonnette + marre + pierre + glycine + mouton + grenier + poudre + cabane + corbeau + cyprès +

sapin de Noël + chocolat + grenouille +
- Andernos : mer + vélo + bateau +filles + l'illustration +
varech + grenier + capricorne + tourterelle + jetée + auto-
tamponneuses +
- Pinette : rue + herbe + cave + balcon + fenêtre + école +
voiture + sons +
- Mont Roland : 39-45 + la mort dans l'âme + l'écume
des jours + train + théâtre + nutella + camarade + pipe +
manteau + valise +

Le grand avantage de l'autobiographie vidéoludique
c'est qu'elle est éternellement renégociable.

Database

La même peur de rater l'événement hante le
christianisme et la modernité : si le Messie ou si van Gogh
revenait, les reconnaîtrait-on ?

L'inconvénient de l'outil-mémoire c'est qu'il nous donne
toujours l'impression d'avoir raté quelque chose et nous
faire vivre dans la peur que cela se reproduise. Pur effet
fantôme, puisque ce qui n'a pas eu lieu n'aurait pas pu avoir
lieu puisqu'il est ce qui n'a pas eu lieu.

Cet effet secondaire de la mémoire est en fait lié à son
fonctionnement. Le manque et le vide sont nécessaires à
l'utilisation de la base de données des souvenirs.

L'idée d'une présence (le manque) permet de lancer des
recherches, l'absence (le vide) permet la permutation et
l'organisation des données.

Pour s'assurer de sa propre existence et des limites de son corps on commence par toucher ses pieds. Les limites de soi sont déterminées par la main, elle qui par le pouce opposable invente la technique et les hominidés.

La séparation entre soi et le monde n'est pas d'abord évidente, elle est déterminée par l'envergure du bras qui comme un compas englobe ce qu'il peut.

L'individu est une invention de la main.

Étant donné que la vision est due au bombardement, à 300 000 km/s, de la rétine par des millions de particules (les photons), comment croire que l'activité cérébrale ne produise rien, que le fait de penser soit sans conséquences matérielles.

><>>

La tête remplit le corps. On n'a pas accès à son corps.

><>>

– comment faire passer le corps dans l'esprit et inversement ?
– l'image ?

><>>

Réfléchir ou aller au cinéma, l'intérieur du front est un écran de projection. Réfléchir au cinéma c'est faire du *split-screen*.

Le corps développe le film de son époque.

><>>

Avec les odeurs c'est tout le cerveau qui revient, c'est la précision surnuméraire.

><>>

Peu importe leur visage c'est le regard des autres.
De tous les sens la vue est celui qui fait le plus mal au dos.

><>>

Petit à petit la vision de l'homme se rapproche de celle de la mouche, il regarde le monde par les facettes d'une multitude d'écrans de contrôle.

><>>

L'ouïe est difficilement contrôlable, elle est ouverte, définitivement livrée au monde des sons. Si rien ne l'attire vers l'extérieur du corps, elle est prise par l'intérieur et se met en boucle avec une sorte d'effet de Larsen, une vibration

électrique très grave, mélange de pulsation sanguine et d'impulsions nerveuses.

Les oreilles sont réversibles, le silence retourne le corps comme un gant.

><>>

De la station horizontale à la station verticale tout change, sentiments, réflexions, sensations, perceptions. On peut être, d'un instant à l'autre, heureux couché et triste debout ou l'inverse. Tout est dans le rapport à l'horizon, tout est une question de point de vue, donc de paysage.

Le bonheur est dans le corps, disposition des organes à l'intérieur.

><>>

Je marque, comme on le dit d'une surface, d'un revêtement ou d'une matière qui garde l'empreinte des doigts, qui ne retrouve pas son état initial après manipulation. Vivement le métal mimétique, vivement les machines organiques.

><>>

On inspire et on expire, par les yeux et par le nez. Il y a deux modes de distribution de l'air comme dans les voitures, recyclé ou renouvelé, flèche en boucle à l'intérieur du véhicule ou le traversant venant de l'extérieur.

Combien de temps le corps peut-il recycler le même air, que perd-on au passage ? Quel est le danger de toujours changer l'air ?

><>>

La fermeture du plexus solaire, l'absence de réserve d'air, empêche les poumons d'amortir les chocs et l'eau de circuler dans le corps. La pompe à air ne fonctionne pas, l'eau stagne. Or l'eau est hyperconductrice, avec elle circulent toutes les informations nécessaires au bon fonctionnement des organes entre eux.

><>>

Resserrer le corps par le milieu – pas de recette, respirer plus. Je voudrais être déjà encore là.

><>>

On pourrait considérer toute décision importante comme une réponse faite au corps.

><>>

Trouver dans la littérature les moments où le corps a reconnu ce qu'il cherchait.

><>>

L'Edipe des épaules, un cadenas entre les omoplates.

><>>

La concentration, le stress ou l'excitation sexuelle créent un fourmillement comme une prolifération de cellules en haut de l'épine dorsale, au niveau du foie ou dans le bas-ventre.

Toute activité des organes est un cancer provisoire.

><>>

Le soleil rallonge le temps. La dilatation des vaisseaux et la fluidification du sang facilite la circulation sanguine. Les battements du cœur se ralentissent, l'horloge interne prend du retard.

><>>

Le temps se règle sous le cervelet. Réglage automatique par la chimie des organes, réglage manuel par la chimie de synthèse. Une vie pour apprendre à programmer le mode automatique.

><>>

La drogue c'est l'inverse du placebo, le produit sans ses effets, l'organisme est réveillé par un fantôme.

><>>

– de quoi les souvenirs sont-ils faits, passage à l'acte, mues, exuvies ?

On ne produit rien d'autre que des souvenirs. On en est un instrument, à mesurer, à faire, à partager, à transmettre de la mémoire. De la mémoire et du socle.

Les artistes fabriquent de l'âge d'or, de la mémoire involontaire.

><>>

- le vivant est-il une technique ?
- écrire donne-t-il accès au corps ?

><>>

Walkman

Dans un Walkman, pour éviter les erreurs du laser provoquées par des chocs éventuels, la lecture et l'écoute sont désynchronisées. Le laser anticipe la lecture des sons, les mémorise et les restitue une fois l'action passée, le délai permet de corriger les erreurs. La désynchronisation permet la temporisation.

Le corps humain fonctionne de la même façon, les organes en suspension dans le corps sont immobilisés pendant l'action afin d'éviter les troubles et les débordements. L'exaspération d'un des sens nous empêcherait de traverser l'événement jusqu'au bout. Ainsi l'action est-elle anticipée par l'esprit, traversée par la volonté, enregistrée par les sens et restituée par la mémoire.

Nos corps se mesurent comme une pièce de mécanique par leurs qualités d'anticipation, de résistance, d'enregistrement, et de restitution.

Jusqu'au 19^e siècle les images et les fenêtres sont la plupart du temps verticales. Les ouvertures des maisons et les tableaux sont plus haut que large, ils indiquent clairement la transcendance comme l'axe majeur de la société.

La modernité, elle, fera tout passer à l'horizontal. Les ouvertures de l'architecture moderne, les images en mouvement du cinéma, tout indique cette fois l'importance de l'immanence.

De la transcendance à l'immanence et de la meurtrière au système d'alarme.

- que signifie l'arrivée du vélux® ?
- vasistas et métaphysique occidental ?
- *was ist das, die Philosophie* ?

3

nos sociétés spectaculaires & consumméristes

Le cinéma étant né à la fois comme un art et comme une industrie les réalisateurs ont très vite dû apprendre à cacher les enjeux artistiques derrière une apparence commerciale. Le travestissement peut aller jusqu'à l'inversion ; les culottes en soie que mettait Cary Grant sous ses costumes trois pièces et les rumeurs sur le changement de sexe d'un des frères Wachowski ne sont pas des anecdotes mais les indices de la vraie nature du cinéma.

Les films Janus, deux pour le prix d'un, exemples :

Starship Trooper.

Paul Verhoven. Deux films en même temps, une série Z racontant l'invasion du monde par des insectes extraterrestres et un pamphlet ultra-violent contre la politique américaine.

Mission Impossible II.

John Woo dédouble métaphoriquement et réellement le visage de Tom Cruise et à travers lui celui d'Hollywood. Dans ce film il s'agit de retrouver et de détruire un virus extrêmement dangereux, la Chimères, l'autre nom du cinéma. Tom Cruise :

« — Pour créer un héros il faut d'abord créer son ennemi comme un virus et son anti-virus.

— Tu crois que ce serait aussi bête que ça ? »

Pourquoi pas, répond Tom Cruise avec un gros plan sur son sourire béat.

La duplicité est toujours présente dans les films de John Woo, le bon est le méchant. Ici le personnage de Tom Cruise

exploite l'héroïne en faisant appelle à sa bonne conscience puis prend le temps de tuer le méchant très soigneusement et très esthétiquement alors qu'elle agonise intoxiquée par un poison dont il est le seul a avoir l'antidote.

Le héros fait le beau jusqu'à l'écœurement c'est du sabotage cinématographique, un film qui intoxique Hollywood.

La conclusion est laissée à Tom Cruise qui se retourne et demande au spectateur :

« — Et si nous disparaissions ? ! »

Le cinéma étant schizophrène de naissance, le suicide est l'une de ses évolutions naturelles.

Fiction de fiction

L'industrie du divertissement est un modèle réduit de notre société. Évoluant en temps réel c'est quelque chose entre l'invention de Morel et la caverne de Platon.

L'ensemble des professions, du mécanicien au banquier en passant par le chômeur intermittent, l'ensemble des pouvoirs, exécutif, législatif et judiciaire et l'ensemble des peuples, des langues et des cultures, sont représentés et mobilisés pour reproduire des morceaux de la planète et pour y rejouer des histoires.

Les fictions ne sont en fait que la plus petite expression d'un projet artistique bien plus vaste, l'industrie du cinéma elle-même. Les films eux-mêmes sont déjà le produit d'une modélisation du monde, d'un système de représentation.

Les films sont la fiction d'une fiction.

Les séries télé qui ont été inventées par la publicité et qui continuent de lui être intimement et directement liées à travers les pages de pub et l'audimat sont, par la nécessité qu'elles ont de connaître leur public, par les moyens qui leur sont donnés (études statistiques, sociologiques, psychologiques), par leur force de production (financière, humaine et technique) et par l'espace public dont elles disposent (le temps d'antenne), la meilleure source d'information et d'analyse de nos sociétés.

Depuis l'invention du journal il n'y a pas eu de meilleur et de plus puissant outil de réflexion démocratique que la série télé.

Le réel se joue dans le décor de la fiction.

La domestication de l'événement.

L'information est le rituel dominant de nos sociétés. Elle est l'opium des peuples laïcs. Le journal télévisé règle et occupe la vie quotidienne de chacun d'entre nous bien plus efficacement que ne le faisait la messe dominicale. L'information transforme l'événement en structures, en formats télé, en dépêches de presse, en nombre de signes, en spéculations intellectuelles, en images d'Épinal, en produits de consommation.

L'événement se prête au rite; le rite aménage le monde pour l'homme et lui fait oublier jusqu'à son nom. L'événement, l'expérience, devrait échapper au rite et au jeu, mais comme les énergies fossiles, il n'est peut être pas éternellement renouvelable.

Le divertissement clone l'événement. L'industrie du spectacle produit de l'historique instantané. Ce qui importe n'est plus tant ce qui est réalisé (film, émission télé, voyage organisé, parc à thème) que ce que produit ce qui est produit. On ne regarde pas les émissions de télé-réalité pour ce qu'elles nous montrent - le plus souvent rien - mais pour pouvoir en parler, pour participer à la société. On va voir la dernière super production hollywoodienne non pas pour voir un film, dont on sait déjà ce qu'on va en penser, mais pour l'avoir vu, pour vivre dans le même monde que ses contemporains. Les blockbusters sont une sorte de RMI du régime symbolique.

Dans l'empire Romain toutes les provinces devaient participer aux fêtes et aux jeux liés au culte de l'empereur,

mais personne n'était obligé d'y croire, l'important était d'y participer. Il fallait créer ce plus petit dénominateur commun nécessaire à l'exercice du pouvoir politique.

Aujourd'hui le scénario est permanent, de l'urbanisme au management en passant par le musée. Il crée l'événement, structure les possibles. Le scénario est une sorte de règle du jeu hyper sophistiqués, il supplée à la neutralisation rituelle du monde par l'information puis lui cède la place à nouveau.

Là où l'info abonde, le fun surabonde.

New Trinity

Photographie d'une scène d'émeute. Trois personnages à trois mètres les uns des autres. Le casseur casse une vitrine, le CRS lève sa matraque pour le frapper, le photographe les prend en photo. Chacun, en faisant ce qu'il fait, regarde les deux autres. Le spectacle a déjà commencé. L'action n'est déjà plus là où elle se passe.

À l'instant où ces trois personnes sont réunies, la scène se télétransporte automatiquement ailleurs. Ils se rematérialisent dans l'espace spectaculaire de l'information. Leur rencontre ouvre une autre dimension.

Le casseur, le CRS et le photographe, nouvelle et parfaite icône de la trinité.

En attendant sa forme sécularisée : le *happy slapping*, où n'importe qui peut agresser n'importe qui d'autre tant qu'un troisième filme avec son téléphone et diffuse ensuite la vidéo sur le net.

Il n'y a plus d'actualité, il n'y a plus d'information, la réalité est au cinéma, à la télé. Le réel est définitivement fabriquée. Le rite est là pour que le monde n'arrive pas. « Le rite transforme l'événement en structure et le jeu transforme la structure en événement. » (Claude Levi-Straus) L'information et le divertissement se renvoient la balle. Tout est opérationnel.

L'événement, l'expérience sont les victimes innocentes de l'efficacité de nos systèmes de représentation. Seules la mort et la météo échappent encore à la régie générale, d'où l'importance médiatique et le traumatisme mondial que représente leur réunion en un événement : la catastrophe naturelle. Elle est comme l'attaque d'une force étrangère au cœur même de notre toute puissance.

Les aléas de la nature sont une insulte permanente à notre orgueil.

Depuis la seconde guerre mondiale les États-Unis produisent toujours la suite de leurs films à succès et de leurs guerres.

Les journalistes commentent avec beaucoup plus de pudeur, de retenue et de sérieux, les matchs de foot que les guerres. Et ils ont sans doute raison parce que dans les provinces éloignées de l'Empire on a beaucoup plus de chance d'avoir une influence sur le résultat des premiers que sur l'issue des secondes.

Le sport est la guerre des pauvres.

Des casernes de pompiers branchées sur l'audimat. En cas de chute d'audience, une sirène résonne et il partent pour la guerre qui est instantanément déclarée. L'alarme résonne dans deux casernes, de deux pays différents. Les deux pays sont choisis par une agence de voyage, suivant les tendances du moment (asiatiques, africaines...) et suivant la saison, en hiver, par exemple, on préférera les pays du sud et inversement. L'agence choisit aussi dans des bases de données mondiales, les armes, les uniformes, le terrain, la stratégie et la météo. La durée du conflit dépendant de la complexité des données choisies, la guerre aura tendance à durer plus longtemps sur les chaînes réputées élitistes.

Quand la guerre s'arrête, le reste des programmes continue, la vraie vie recommence, celle des cerveaux branchés et des corps immobiles fournissant l'électricité nécessaire aux machines...

Puis une fois par an, un peu avant Noël les pompiers de l'information sortent de leurs casernes et passent de cerveau en cerveau pour vendre des abonnements à la presse quotidienne.

Moralité : tout étant connecté, la vitesse est immobile.

Petite fiction distopique mode d'emploi :

1. inquiéter par l'absurdité et la cruauté de la vie.
2. rassurer par la virtualité des conséquences de cette même vie.
3. réinquiéter par la réalité de cette virtualité.

L'essentiel des années 80, 90 fut de nous convaincre, afin d'aborder sereinement le troisième millénaire, que le 20^e siècle avait été celui des abominations et que par conséquent ça ne pourrait pas être pire. Nos peurs millénaristes n'ont pas été calmées et nous voilà maintenant, de façon beaucoup plus réaliste, prêts à bien pire.

><>>

Le surréalisme est artistiquement mort, mais il a de l'avenir en politique.

><>>

Il y aura par hasard une guerre froide et sanglante.
Démocratie participative mondiale.

><>>

L'ennemi est passé du rouge au vert mais il est toujours international et sanguinaire.

><>>

Le problème de nos sociétés c'est que les symboles ont tendance à devenir ce qu'ils représentent. Et quand on brûle un drapeau, c'est tout un pays qui se retrouve en cendres. On appelle cela, depuis le veau d'or, l'idolâtrie, qu'elle soit religieuse ou politique.

Et si les symboles se suicidaient comme le cinéma ?!

><>>

Une scène de cambriolage. Dans la salle des coffres quelqu'un décompte les secondes, une équipe de trois autres personnes enchaîne des mouvements rapides et précis, les billets sont jetés dans des sacs qui sont traînés par terre jusqu'à l'arrière d'une camionnette, l'opération dure 120 secondes.

Pendant ce laps de temps les billets ne sont plus de l'argent, ils ont changé de nature, ils sont redevenus du papier, de la matière vile, inerte, inutile et encombrante. Le dispositif du cambriolage, l'urgence et le danger, transforme les voleurs en alchimistes. La matière est temporairement transmuée, mais ici, à l'inverse de l'habitude, du précieux au vil, de l'argent au papier. Pour pouvoir voler ces billets, pour les faire sortir de la banque, il faut d'abord les rendre à leur première nature, le papier.

Lors d'un cambriolage on ne vole que du papier puisque l'argent appartient à son utilisateur, tandis que la matière imprimé est la propriété inaliénable de l'État qui l'émet. D'où l'interdiction de détruire les billets de banque quel qu'ils soient. Nous n'en avons que l'usufruit, nous en sommes les usagers comme d'un transport en commun ou d'un caddie de supermarché. L'argent est un véhicule que nous empruntons à l'état.

Moralité : qui brûle un euro, brûle un métro.

« — Vous avez besoin d'aide ?

— Non, je regarde juste, merci. »

« Pour Voir » ; au poker on paye pour ça. Quand on ne paye pas pour voir, ça s'appelle l'espace public. La législation qui décrète que chacun possède des droits sur sa propre image s'attaque à l'idée même d'espace public. Son application transforme immédiatement le corps en marchandise et l'être humain en personnage de Marvel qui se promène avec tout autour de lui une bulle invisible d'espace privé. La démocratisation du principe d'espace vital accompagne la lente privatisation du monde.

Y a-t-il une hiérarchie des sens ou des façons d'en jouir ? Payer pour voir ensemble, les musées, les zoos, les salles de cinéma... À l'inverse la télé, elle, loue notre intimité.

La propriété c'est pouvoir retirer quelque chose de la circulation des regards. La propriété est une des formes d'assouvissement de la pulsion scopique. La propriété, est une concession faite à la communauté par la communauté, une mise en commun, une collectivisation du désir d'exclusivité, chacun accorde le droit aux autres de posséder quelque chose à ses dépends et ainsi on prolonge la guerre en maintenant la paix.

Communiquer sous forme de scénario ou de storyboard des périodes de présence dans l'espace public. Lecture ou écriture dans des bars, promenades, rendez-vous ou rencontres en tous genres.

Exemple :
extérieur jour
terrasse du bistrot de la mairie
tel jour de telle heure à telle heure
vu telle personne. entendu telle conversation. lu telle page
de tel livre. entendu telle chanson...
photo + balise de texte

Script d'une performance ayant déjà eu lieu et à laquelle ont assisté ceux qui se trouvaient là à ce moment-là. L'annonce est faite après l'événement comme un compte rendu d'activité.

Rester deux heures à la terrasse d'un café constitue un véritable travail qui génère des événements et des interactions. Cette activité a autant de conséquences dans nos vies, qu'en a l'industrie. Intégrer la contemplation à la société comme un de ses secteurs d'activités économiques, le quaternaire.

Le problème de la différence entre contemplation et loisir : la question de la pêche.

4

notre faculté de théoriser

Une idée

Une idée commence par un bug, la circulation se concentre en un point fixe et génère une micro boucle. C'est comme un carambolage sur l'autoroute, la répétition successive du même accident pendant un moment. L'influx nerveux s'arrête brusquement et se retourne sur lui-même en tournant, quelque chose s'installe, se fabrique, un endroit se crée par la répétition d'un mot. *A rose is a rose is a rose...*

L'idée est un moment de folie, sa réification en est la sortie et s'appelle penser.

La production artistique, comme toute recherche, n'existe que par excès de vitesse. Les disciplines fabriquent des accélérateurs de particules, des circuits d'essais. Construits sur un territoire précis, ils permettent de décomposer et de recomposer la matière, et ainsi de renouveler les formes d'une discipline.

Leur capacité maximale atteinte, lorsqu'on ne peut plus subdiviser les éléments, les anneaux sont progressivement abandonnés à la circulation générale. La boucle devient une autoroute, l'accélérateur un raccourci. La route se décolle du paysage, le panorama se fige.

- comment s'en servir encore ?
- faire passer les objets d'une discipline dans l'accélérateur d'une autre ?

Le temps ne passe pas, il s'accumule, il s'accumule en accélérant, il accélère parce qu'il a de moins en moins de place pour tourner, il a de moins en moins de place pour tourner à cause de la sédimentation.



Vitesse de sédimentation et soleil liquide.
Le chemin de la lumière : le faisceau pénètre le corps par l'œil, il est réfléchi par le cerveau puis ricoche dans tout le corps jusqu'à trouver la sortie.

- par où les choses s'en vont-elles ?
- matière et anti-matière ?

La vitesse de l'art, de la vie est à somme nulle, c'est une boucle. C'est une vitesse qui ne va nulle part mais qui crée des accidents, des événements. La vitesse de Lucrèce, d'Arthur, de Marcel. L'intérieur et l'extérieur de la vitesse, centrifuge et centripète.

La vitesse c'est la reconnaissance de l'extérieur à l'intérieur.

Pourquoi la durée de la page blanche est-elle si grande, comment multiplie-t-elle le temps de la montre par 4 et celui de l'écran par 8 ?

Le temps de l'activité et le temps de la passivité. Chronos est entre Kairos et Aion, la montre entre l'écran et le stylo, le temps de connexion entre la bande passante et l'activité du processeur, le temps régulier entre le temps séculier et le temps de l'Ouvert.

Si le temps de réaliser paraît exponentiellement plus long que celui de penser c'est parce que la pensée, elle, se fabrique toute seule tout le temps.

- le temps se mesure-t-il au nombre d'idées ou au chemin parcouru ?
- ce qui est chronophage, ce qui est chronogène ?
- l'intensité comme unité de mesure ?

Je refuse les enchaînements, je refuse de passer logiquement d'une chose à l'autre, d'un travail à l'autre, d'un amour à l'autre. Je voudrais me passer du principe de causalité.

L'enchaînement des causes et des effets nous aliène. Il relie les éléments, les événements et les êtres entre eux et crée ainsi le temps, le lieu de notre perte, notre tombeau.

Par ailleurs en reliant l'homme il le prolonge et l'altère créant du coup l'outil et la technique.

L'histoire de l'humanité devient alors l'histoire de la technique. Et le principe de causalité nous enchaîne définitivement au temps, comme l'autre à son rocher.

L'anabase et la catastrophe sont les deux seuls chemins de la liberté, remonter la pente des conséquences ou interrompre son déroulement.

– commencer par le début ou par la fin, compter ou décompter ?

1 2 3 4 5 6 7 8
3 2 1 0 1 2 3 4

Commencer par la fin c'est devoir passer par le vide et la répétition pour pouvoir continuer. Commencer par la fin c'est prendre du retard pour la suite. Commencer par la fin c'est fabriquer une impasse en trompe-l'œil. Commencer par la fin c'est passer par-dessus l'origine.

Mais commencer par la fin, si l'on veut vraiment continuer, c'est prendre du recul avant le départ, c'est se lier intimement à l'objet poursuivi, c'est recoudre les choses, réparer le monde.

Commencer par la fin c'est le zéro en plus. La liberté passe par le vide, elle fait face à l'absence, elle se crée quand on s'ignore. Passer par l'impossibilité de faire quoi que ce soit, faire la preuve par le vide.

Il n'y a pas de vague sans creux et inversement et ainsi de suite. L'absence, le silence, le désœuvrement, le dénuement sont les prolégomènes nécessaires à toute chose.

Le vide génère le plein par appel d'air, il n'y a pas de vie sans vide.

– d'où vient l'événement, comment arrive-t-il ? es-ce physique, chimique, biologique ?

– l'événement se provoque, comme en duel.

– où ? avec quels témoins ?

Il y a un événement parce qu'on l'attend. On prépare l'événement en éliminant un peu du temps qui s'était accumulé. On fait de la place, on crée du vide. Ce vide va en reconnaître un autre et en s'attirant ils vont créer l'événement. L'événement c'est un vide qui remplit un plein, c'est les vases communicants. Nous sommes des hommes éprouvettes.

Tous nos mouvements sont provoqués par la circulation de l'eau, à l'intérieur et à l'extérieur. L'horloge interne fonctionne grâce à sa circulation à l'intérieur de l'organisme. L'eau donne le temps. On part chaque fois que l'eau manque, on respire chaque fois que l'eau monte. Les tribus se déplacent avec l'eau. Les guerres se font pour l'eau. L'homme suit l'eau, l'eau suit la lune. De l'urine à l'océan, la lune règle tous les mouvements.

Résumé :

1. De l'espace vide entre nous naissent tous nos mouvements.
2. De l'espace vide en nous naissent tous les événements.
3. L'eau mesure nos vies.

Conclusion : agir c'est faire le vide celui qui crée la vague.

Hors-événement

- qu'y a-t-il avant ou après l'événement ?
- un monde de pure spéculation ou de pure représentation.

1. La spéculation seule : règne de l'économie et de la communication.

Au Moyen-Âge la société est agitée par des spéculations mystiques de tous ordres. Tentatives de fuite dans un autre monde et digressions infinies sur les moyens d'y arriver. Aujourd'hui la virtualisation de l'économie, la spéculation, la manipulation alchimique des valeurs dans le temps et l'espace nous obsèdent et nous dominent tandis que la fuite en avant des technologies de la communication, la communication de la communication, la mise en abîme des messages, éloignent indéfiniment le destinataire du destinataire.

Aussi ne pas oublier : « hors de l'Église point de Salut », il n'y a pas d'ailleurs, tout est ici et maintenant, il n'y a que ce monde et ce qui arrive.

2. La représentation seule : règne de la religion et de la politique.

Dans les sociétés primitives l'organisation tribale autour du totem, assigne les individus aux symboles, ils doivent obéir aveuglément aux signes. Pour le religieux ça s'appelle l'idolâtrie, pour le politique, l'idéologie. Aujourd'hui les drapeaux déterminent les mouvements et

les droits de chacun. Fin des idées, place aux idéogrammes. Fin des voyages place aux passeports. Fin des religions, place aux couleurs. Fin de la politique place aux grands prêtres.

Alors ne pas oublier : « tu ne te feras point d'images taillées », l'idolâtrie n'a rien à voir avec Dieu ce n'est qu'une des formes de la peur.

5

notre capacité de créer

Plus je considère le réel comme une illusion et plus il me touche. Je peux y prendre mon plaisir parce qu'il me concerne personnellement, la réalité ne m'est plus étrangère, ni extérieur, elle s'adresse directement à mon système de représentation. L'illusion me fait sortir de l'indifférence, elle me concerne bien plus que la vérité. L'illusion fait partie de mon intimité comme ouverture.

Ce sont les systèmes de représentation qui nous donnent accès à la nature. Aujourd'hui la vie ressemble à un jeu vidéo comme hier elle ressemblait à un tableau. La perception dépend des représentations et réciproquement. L'humanité développe en permanence de nouveaux systèmes et les artistes en sont les beta-testeurs. L'histoire de l'art pourrait se résumer à une éternelle tentative de définir le réel. On essaie différents styles de reproduction (réalisme, abstraction, cubisme...), puis c'est en comparant perception et représentation que l'on évalue la pertinence de la technique. Le résultat n'est jamais vraiment satisfaisant parce que le point d'origine se déplace avec le point de destination, l'homme regarde toujours au plus loin de lui-même. Il faudrait pouvoir se mettre à la place d'un lapin ou d'un extraterrestre pour vraiment voir le monde autrement, pour déséquilibrer l'équation de la différence.

En imitant sa nature par l'art et la science, l'homme pousse devant lui sa propre définition comme un bousier. L'activité humaine est d'abord et finalement une activité de dictionnaire.

L'homme est l'animal qui invente sa définition, sa vie est une réelle fiction.

Portrait de l'artiste en Saint Martin.

L'art, comme la religion, comme la pornographie et sans doute comme tout ce qui n'appartient pas au régime discursif, si l'on n'a pas décidé d'y croire et si l'on n'y croit pas avec vous, devient très vite excessivement ridicule. D'ailleurs ce n'est pas une conséquence éventuelle de l'art ou du style que d'être ridicule, c'en est l'origine et la fonction même.

Toute œuvre qui mérite ce nom l'est et c'est le rôle du travail esthétique que de participer à la honte générale, d'en prendre la plus grande part possible. Le style est là pour habiller le ridicule de notre humanité post-édenique. Et il arrive de temps en temps à nous faire prendre au sérieux, parfois même à admirer notre humaine condition. C'est pour cela qu'il parle notre langue naturelle, celle des breloques et des colifichets, des colonnades et des navettes spatiales, celle qui est attirée par ce qui brille. Le roi est nu, est nu.

Le ridicule de l'art est différent de l'idiotie, l'un s'exerce, s'éprouve, quand l'autre expose, conclut. L'idiotie est ostentatoire, le ridicule est involontaire. On fait l'idiot mais on est ridicule. L'art est ridicule quand il prétend, quand il tente, quand il vise sérieusement des choses qu'il ne peut évidemment pas atteindre. Quand il s'agite désespérément entre la métaphysique et l'anecdote, entre le grotesque et le sublime.

L'art est un atout social, il habille notre bêtise. Mais à force de le voir porté on ne le voit plus et on se remet à

penser qu'on est nu sous nos vêtements. C'est pour cela que l'art se renouvelle périodiquement, on change de temps en temps sa garde robe symbolique. La mode a ses saisons, l'art ses générations et évidemment celles qui se suivent se méprisent, la suivante reprochant à la précédente d'être de mauvaise qualité, de ne plus couvrir la honte, de s'être mitée, de faire transparaître la vérité. En fait la forme, le style n'a pas changé, il remplit toujours sa fonction de contre-mesure mais on s'y est simplement habitué. Et il suffira de quelques années pour qu'on l'apprécie à nouveau, pour qu'il devienne *vintage*.

Est forcément ridicule ce qui se soustrait à la négociation du vrai et du faux et qui se faisant s'expose à la pure décision du récepteur, à un oui ou non définitif. Mais ne peuvent pas être ridicules : d'un côté les petits malins qui en rajoutent des tonnes pour montrer qu'ils ne sont pas dupes, essayant ainsi d'échapper à la fatale et périodique obsolescence, et de l'autre les fous à qui l'on est bien obligé de donner le bon Dieu sans confession, leur condition étant, contrairement à la nôtre, absolument authentique. En art le ridicule se déplace avec le sérieux.

Créer c'est avoir suffisamment d'obstination et de courage pour forcer le respect du ridicule.

C'est sous ce chef d'accusation que fut condamné celui qui urina dans la fontaine de Marcel Duchamp. Ainsi pisser sous des projecteurs ce n'est plus de l'exhibitionnisme mais du parasitisme à la gloire.

Peut-être le vandale fut-il plus Duchampien que Duchamp qui résumait lui-même son travail : « je dis seulement que l'art est une illusion ».

Profaner une œuvre c'est rendre à César ce qui est à César, l'objet à l'objet, l'art à l'art, chacun à sa réalité, à sa fonction, forme en faïence servant à uriner et spéculation intellectuelle créant une illusion collective. Profaner une œuvre c'est pouvoir contempler les substances séparées.

La profanation rend au séculier, au commun ce qui lui avait été retiré, réunit ce que le sacré avait séparé. Mais est-ce retrouver l'état initial ? Qu'est-ce qui a changé lors du passage par le sacré ? L'urinoir revient-il indemne de son passage par l'objet d'art ? L'illusion revient-elle indemne de son passage par l'objet manufacturé ? Qu'advient-il de la marchandise ? Qu'advient-il de la communauté ?

La profanation fait disparaître l'œuvre et son auteur, et fait apparaître une communauté imaginaire.

Toute production humaine, objet d'art ou structure sociale, a une mémoire de forme. C'est le socle invisible de toute œuvre, l'empreinte du moule ou du ciseau, la trace de la matrice, l'histoire de sa création.

La forme initiale d'une entreprise humaine hante toute son existence, elle réapparaît parfois prête à se reconstituer ou à se détruire. De ce souvenir, même inconscient, dépend la définition et le destin de toute œuvre. Comme le vocabulaire dépend de l'étymologie.

Évidemment la mémoire est faite pour respecter et pour trahir, pour préserver et pour détruire, pour se rappeler et pour oublier.

- écrire l'essentiel, ce qui me concerne absolument ?
- en tous cas le style n'est pas sans rapport avec la colonne vertébrale.

Le style vient de la disposition des organes à l'intérieur, des articulation, de l'orientation générale du corps. Le style est notre complexion. On trouve son style comme on trouve la bonne position. C'est littéralement une question de posture donc de point de vue.

Le style arrive après les premières négociations du corps et du langage, après la signature d'un traité d'utilisation mutuelle.

- changer ou être changé par la langue ?
- les deux, virus l'un de l'autre.

Catalyse : phénomène qui a lieu quand un corps, par sa seule présence et sans y participer chimiquement, met en jeu certaines affinités qui sans lui resteraient inactives. C'est toujours le corps qui résiste, qui est le catalyseur. Le corps pétrifie le monde.

écrire comme on traduit, mot à mot, écrire dans la marge, à la lisière.

pas de conjugaison, pas de temps, pas d'accord, syntaxe du neutre.

il ne reste plus que des questions d'espace, de taille, de nombre et d'ordre.

quelle est l'importance de ce mot dans la phrase qui est à traduire, combien ce mot recouvre-t-il de mots, quelle est sa place dans l'enchaînement des mots ? un mot avant ou après un autre change non pas la musique mais le sens, l'accord, le lien. il s'agit de faire un plan de construction avec des cotes précises. c'est un mot à mot, un plan servant à l'établissement d'un texte.

écrire un livre comme un mode d'emploi, un plan de lecture.

- traduction de quoi ?
- de la pensée ?

on pense avec la grammaire. mais une grammaire, interrompue, dispersée, superposée, altérée, incohérente, abrégée. des objets remontent, mots, groupes de mots, dispersés, champ d'objets.

il y a un espace de la pensée, traduire cette espace. ce n'est pas tellement traduire un flux mais une mécanique dans l'espace. captation, saisie d'écran, durée immobile. langue sans mélodie, sans liant, discours hasardeux, mouvement brownien de la pensée.

problème : on écrit moins vite qu'on pense. et on parle entre les deux.

- l'écriture réside-t-elle entièrement dans ce délai ?
- faut-il réduire ou augmenter cet écart ?

- traduction de quoi ?
- de la pensée involontaire
- ?
- la parole et l'idée mêlées

le temps, le délai de digestion.

on est debout entre la pensée et l'écriture, entre la captation du réel et l'articulation de la pensée. écrire c'est traduire des pensées involontaires. connaître le silence avant et pendant la parole, l'espace avant et pendant le texte.

la mémoire involontaire, la réminiscence, rappelle le temps perdu. la pensée involontaire rappelle les lieux oubliés. traduire c'est découvrir des paysages disparus.

La pensée comme décor

On peut être sensible au discours comme on l'est aux couleurs. Pure impression des sens, intransmissible, inexplicable. Un discours qui ne convainc de rien, qui explique pour le plaisir, qui explique son explication, qui s'explique lui-même. Un discours qui se suffit à lui-même, qui n'amène à rien d'autre qu'à lui. Un discours qui ne laisse pas de traces sensées mais des traces sensibles.

Un discours comme un motif, une composition, dont on peut faire le tour pour voir la trame. Un discours qui va droit au cœur par K.O. du cerveau.

La pensée comme décor.

Un livre tellement envahi par les idées, par le sens, que c'est le fil de l'histoire qu'il faut chercher avec acharnement au milieu des développements théoriques. Inversion substantielle du roman où c'est d'habitude au milieu d'innombrables détails, descriptions et événements que l'on doit trouver quelques pistes de réflexion. Ici la narration est perdue dans ses pensées.

À suivre trop longtemps une métaphore on finit par en oublier l'origine, petit à petit on s'y attache, elle devient intéressante pour elle-même et l'on oublie ce qu'elle était censée démontrer. La boucle ne se referme plus, le sens batifole, la métaphore s'autonomise.

Toute fiction est une métaphore qui s'est perdue.

1 ce qui nous meut et nous émeut

Le Petit Poucet	13
L'homme générique	14
<i>Istèmi</i>	15
La frontière	16
« Cap au pire »	17
Les stratégies de la peur	18
La logique de l'angoisse	19
<i>Ouroboros</i>	21
Les forces d'évitement	22
La Nolonté	23
L'état second	24
La réponse par défaut	25
Mobiles	26
Fiction rapprochée	32
La dent	36
La double peine	38
Mentir la vérité	39
Panorama & mise en orbite	40
La preuve par les autres	41

2 nos rapports aux objets et à la technique

Deux modèles	45
Playskool	46
Autobiographie sur Play Station	47
Database	49
L'invention de la main	50
Somatologie	51
Walkmann	55
Le canapé	56
La barre de téléchargement	57
La table d'atterrissage	58

La web cam de dieu	59
La conquête spatiale	61
L'Arbre, la maison, la chaussure	62
Le Platane, la République	63
Fil barbelé en fibre optique	64
La gloire	65
Le miroir & la vitre	66
Portes & fenêtres	67
Vélux & métaphysique	68

3 nos sociétés spectaculaires et consumméristes

Le cinéma suicidé	71
Fiction de fiction	73
Les séries de l'info	74
L'info et le fun	75
New Trinity	77
Catastrophe naturelle	78
La guerre des pauvres	79
Les pompiers de Pampelune	80
Suicide & symbole	81
Alchimie monétaire	82
« Pour voir »	83
Le Bonheur	84
Le pouvoir aux produits	86
Assurance vie	87
Effet d'annonce	88
Tarif de groupe	89
Pays spécialisés	91
Économie logique	93
Cyber boss	94
Anti-Éden	95
<i>Cosa nostra</i>	95
Le minimum vital	96
Le quaternaire	98

4 notre faculté de théoriser

Une idée	101
Excès de vitesse	102
Vitesse de sédimentation	103
Chronogène ou chronophage	104
Le rocher des conséquences	105
Tout arrive	106
Apocalypse & catastrophe	107
3210	108
Événement par évidence	109
Hors-événement	110
Le progrès en moins	112
Archéologie du présent	113
Post histoire	115
Totem & Darwin	116
L'invention de l'homme	117
Du dehors dans le dedans	119
La perception assistée	120
Operating System	121
La différence	122
Éloge du premier degré	124
Tout est avec tout	125
L'élection de la vérité	126

5 notre capacité de créer

La vérité de l'illusion	131
Le manteau de la honte	132
Parasitisme à la gloire	134
Mémoire de forme	135
Régler les arrhes	136
Cartels	140
Téléportrait	144
La désynchronisation générale	145
Space Keys	146
Le poulpe typographique	147

Le je des autres	149
Art conceptuel & amour courtois	150
Moi, Joseph K, artiste conceptuel	152
Désamorcer le langage	153
La métaphore	154
Tirer un fil	155
Semences	156
Sur-adressé	158
Point d’ancrage	159
Catalyseur	160
La traduction de la pensée	161
La pensée comme décor	163
Thomas Poucet l’obscur	164

Je tiens à remercier pour leurs lectures, leurs conseils et leur soutien :
François Bon, Miriam Bridenne, Olivier Cadiot, Patrick Corillon, Daniel Foucard,
Pierre Gaconnet, Delphine Heitz, Gauthier Hermann, Dean Inkster, Emmanuelle
Piereyre, Sébastien Pluot, Christiane & Alain Reymond, Julie Sorin et Fabien Vallos.

DANS LA MÊME COLLECTION

Art conceptuel, une entologie (GRAND FORMAT)
Cavales, Antoine Boute
Noir, Thomas Clerc (FICTION À L'ŒUVRE)
Le paradoxe de l'instant, Sophie Coiffier
Les ciels, Sophie Coiffier
Brutal, Manuel Daull
inchîmenschen, Antoine Dufeu
Nous, Antoine Dufeu
Vinagi gotov, Antoine Dufeu
L'Éclipse, P.N.A. Handschin
Une question de vie ou de mort, Gauthier Herrmann
Sans effets personnels, Yannick Liron
Fiat lux, Christophe Manon
État à la chasse, Jérôme Mauche
Dictionnaire des longues distances, Bruno Pellier
Marges intérieures, Alexis Pernet
journal, Jacopo da Pontormo
L'image dans le papier, Simon Quéheillard
Les reduplications, Samuel Rochery
Piscine bleue, Aurélien Talbot

DANS LA COLLECTION « GRIS »

La musique hyper-systémique, Jacopo Baboni Schilingi
Six modèles d'analyse herméneutique, J. Baboni Schilingi & F. Vallos
Éloge de l'aspect, Pierre-Damien Huyghe
Faire place, Pierre-Damien Huyghe
Commencer à deux, Pierre-Damien Huyghe
La fête et la machine mythologique, Furio Jesi
Minuit dans l'histoire, Reyes Mate (GRAND FORMAT)
De la pornographie, Georges Molinié
2050/ Bitterness (non sans amertumes), R&S(n)+D
Mes favoris, Nicolas Thély
Paysages et jardins divers, Gilles A. Tiberghien
Le poétique est pervers, Fabien Vallos

Achévé d'imprimer en octobre 2009 dans les ateliers
de l'imprimerie France Quercy à Mercuès.

N° d'imprimeur : 90596c
Dépôt légal novembre 2009
Imprimé en France